

gouvernements de ces pays. La proclamation unilatérale d'indépendance par les colons blancs du Zimbabwe (Rhodésie du sud), le renforcement du régime d'*apartheid* et de la répression semifasciste en Afrique du sud, sont autant d'indices du temps d'arrêt subi par la révolution africaine au cours des dernières années. La paralysie croissante de l'O.U.A., voire sa transformation en instrument néo-colonialiste, couronnent en quelque sorte cet arrêt temporaire.

Simultanément se sont pourtant rassemblées des forces dont l'action commande aujourd'hui les chances de reprise de la révolution africaine. La consolidation des guérillas en Guinée dite portugaise et en Erythrée, leur reprise en Angola et au Mozambique, leur première apparition au Zimbabwe et le courant de plus en plus favorable à la lutte des guérillas au sein du mouvement anti-*apartheid* en Afrique du sud, en sont l'expression la plus nette.

Les particularités de la société africaine impliquent que la survivance du tribalisme et le caractère rudimentaire de la bourgeoisie créent une faiblesse endémique du néo-colonialisme mais placent en même temps des obstacles supplémentaires sur la voie d'une révolution véritablement anti-capitaliste. Sous la protection du néo-capitalisme, l'accumulation privée des capitaux s'est poursuivie à un rythme accéléré dans presque tous les pays d'Afrique noire. La séparation de classes sociales modernes des anciennes structures tribales a été favorisée par ce processus, ainsi que le démontre avec une netteté particulière la sécession du Biafra organisée par des forces bourgeoises, utilisant en leur faveur les structures tribales et les craintes de leurs membres.

Cela ne peut qu'accentuer l'importance que revêt la révolution sud-africaine, la seule qui puisse s'appuyer sur une masse prolétarisée d'ouvriers et de paysans largement détribalisés dans le creuset de l'exploitation capitaliste et de l'oppression de l'*apartheid*. L'importance historique de toutes les luttes armées actuellement en cours sur le continent africain, et qui s'étendent lentement vers le sud, est de préparer, de faciliter et de stimuler l'éclatement de la révolution sud-africaine, en partant de la guerre des guérillas.

La révolution indienne est appelée à jouer un rôle capital dans la progression de la révolution coloniale au cours des années soixante-dix. La défaite électorale du Parti du Congrès en 1967 avait exprimé la faillite de la direction traditionnelle des masses indiennes, établie depuis le début de la lutte pour l'indépendance contre l'impérialisme britannique. En vain la bourgeoisie indienne a-t-elle essayé de freiner la désintégration de son pouvoir par deux aventures militaires, contre la Chine et contre le Pakistan, destinées à provoquer un climat chauvin d'« unité nationale » dans le pays. Egalement en vain s'est-elle efforcée de préparer des directions bourgeoises de rechange, de « droite » avec le Parti Swatantra et le Janh Sang, de « gauche » avec le Bangla Congress (cherchant à gouverner en coalition avec les partis ouvriers opportunistes). La crise sociale s'avère plus puissante que les manœuvres politiques. La chaudière indienne, où bouillent des forces si violentes, s'approche inexorablement du point d'explosion.

L'industrialisation de l'Inde ne peut pas être considérée comme un échec complet, malgré la récession industrielle en cours depuis plus de deux ans. Les forces productives se sont développées dans l'industrie. Le prolétariat s'est accru en nombre et en qualification. Les villes ont poursuivi leur croissance monstrueuse. Mais la propagande quant à la nature « socialiste » ou « non-socialiste » de cette industrialisation était une fraude et une farce. En réalité, on est en présence d'un processus classique d'accumulation primitive au profit de la bourgeoisie indienne. Dans le contexte mondial d'aujourd'hui, cette accu-